

Lurelu

La seule revue québécoise exclusivement consacrée à la littérature pour la jeunesse



Un peu de chaleur et beaucoup d'élégance

Francine Sarrasin

Volume 31, Number 3, Winter 2009

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1580ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Association Lurelu

ISSN

0705-6567 (print)

1923-2330 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Sarrasin, F. (2009). Un peu de chaleur et beaucoup d'élégance. *Lurelu*, 31(3), 101–102.



Un peu de chaleur et beaucoup d'élégance

Francine Sarrasin

101

Le thème du vêtement pour une chronique d'hiver a l'intérêt de vouloir contrer, au moins dans l'espace imagé, les rigueurs de notre climat. C'est donc délibérément que j'ai choisi des histoires où le vêtement a la vedette. Bien sûr, il est toujours porté par quelque personnage héros, mais sans ce vêtement dont il sera question, il n'y a pas d'intrigue, ni de fil conducteur, et pas plus de conclusion. Le vêtement tel que dépeint dans deux albums récents fera les frais de cette aventure.

Doux pour la nuit...

Tout d'abord, un vêtement d'intimité. D'emblée, le titre *Mon pyjama à moi* (Dominique et compagnie, 2008) annonce un rapport étroit entre le personnage qui le porte et son vêtement. La petite souris imaginée par Lucie Papineau aime ce pyjama «doux comme un bisou». Elle prend plaisir à s'en vêtir avant d'aller au lit, jusqu'à ce qu'un bon matin elle décide de ne plus jamais le retirer. D'une certaine façon, et pour une bonne partie de l'histoire, son pyjama lui colle à la peau.

Dans le dessin de Stéphane Jorisch, la mise en relation de la souris en pyjama et des parents étonnés s'établit sur une double page : la petite butée, assise, bras croisés, et pour ainsi dire ramassée dans son obstination, fait face aux parents debout, à une bonne distance l'un de l'autre et de leur enfant, dans la page de droite. Figure d'autorité montrée sur l'espace vide de la page qui est aussi le mur de la chambre, la mère soutient le sens même de l'histoire : ainsi placée, les bras pleins de vêtements, elle a l'air d'un portemanteau. C'est le père, légèrement penché, qui ferme la séquence. Car il y a, pour le regard, une sorte d'alternance entre la gauche et la droite : la petite souris est précédée dans le haut de l'extrême gauche par trois coccinelles en mobile. Son minois entêté induit ensuite le mouvement vers

le bas, dans l'axe de la couverture et des pantoufles. Et, comme par hasard, le passage d'une page à l'autre se fait par ces pantoufles. En effet, comme en écho, deux petites chaussures dans la page de droite sont placées face contre terre. Elles ont l'air au moins aussi butées que la petite souris ! Le tracé virtuel de l'oblique descendante à gauche est beaucoup plus aigu que la remontée par les pieds des adultes. Ceux-ci, dans l'histoire, auront doucement raison des idées farfelues de leur petite.

La double page suivante fait encore alterner le mouvement du regard pour le propulser dans la suite du récit. La lecture prend appui dans l'horizontalité massive de la voiture, arrêtée, devant laquelle la petite souris apparaît, tache rouge sur fond vert. La traversée dans l'autre page va vers les camarades de l'école, qui, tous tournés vers elle, marquent par leur positionnement une oblique très douce. Cette fois, plutôt que d'offrir le geste naturel de lecture de la gauche vers la droite, il y a confrontation entre les personnages des deux pages : «tous mes amis rient, rient sans pouvoir s'arrêter»... Une confrontation pas trop agressive cependant, qui permet la distance, le blanc de page entre les deux. Et encore une fois, la figure d'autorité (qui est ici représentée par la maîtresse) ferme la page de droite.

Étrangement, dans l'illustration, le pantalon à pois et la veste festonnée du pyjama rouge ressemblent beaucoup à un vêtement de jour. Une telle parenté dans la tenue vestimentaire pourrait donner raison à la petite souris qui ne cherche, en définitive, que la prolongation du plaisir d'être plus longtemps dans un vêtement «doux comme un bisou». Logique.

Il n'en demeure pas moins que pour rester doux et sentir «bon comme un rêve», le pyjama doit être vêtement d'intimité, de calme, après la chanson et l'histoire. Les activités diurnes, les jeux et les bousculades avec les camarades ont tôt

fait d'altérer le rapport de notre petite souris à son vêtement : celui-ci «n'est plus doux du tout». La tenue pyjama devient une sorte d'enjeu, car pour le droit à l'histoire et à la chanson, il faut d'abord le pyjama. La tendresse des parents serait assujettie à l'obéissance de la petite. Le transit du jour à la nuit aussi.

Vers la fin de l'aventure, dans une séquence en miroir presque exact de la double page du début, la petite souris quémandera son rituel de mise en nuit. Là, contrairement à l'environnement proposé dans le dialogue du début, tout est noir autour des personnages. L'action se resserre : la petite souris, seule, dans son lit à gauche et les parents dans l'embrasement de la porte, à droite. La petite n'a pas revêtu son pyjama... Il faut imaginer la rupture entre les deux plans d'image. Même les zones éclairées ne se rejoignent pas. En revanche, les regards de la mère à la fille sont concluants et annoncent à leur manière le bon déroulement de la suite... Pour être «doux comme un rêve», le pyjama va avec la nuit. Les câlins d'histoire et de chanson aussi ! En bref, il y a un temps pour chaque chose, un type de vêtement pour le jour, un autre pour la nuit.

La grande parade

Par une certaine exploitation de l'absence, la description imagée que fait Josée Bisaillon¹ du conte *Les habits presque neufs de l'empereur* (Les 400 coups, 2007) force l'imaginaire.

L'histoire d'Anne Millyard fait état d'un empereur qui n'en a que pour ses vêtements, qui adore se regarder dans le miroir et s'admirer «dans sa nouvelle tige pourpre au collet d'argent... ou dans sa pèlerine aux manches ourlées de rubis». Fort de cet attrait, il commande à des tisserands inconnus, venus de nulle part, une étoffe qui n'apparaîtra «qu'aux yeux des gens capables de bien faire leur travail». Il y a défi à endosser pareille tenue!



Dès le début, l'impact vestimentaire est traité comme un jeu, une mascarade. Les personnages sont habillés de textures colorées et font penser aux petits mannequins de carton dont les costumes de papier sont découpés dans des cahiers. Les bonnets et la couronne, attachés sous le menton, ont quelque chose d'enfantin. Jeu, mascarade. C'est aussi un déguisement qui camoufle la vraie réalité. Une absence. Parfois, encadrés par un arbrepère, trois petits personnages trottaient vers la portion de texte. La ville peut avoir de grandes maisons aux nombreuses fenêtres, mais personne n'est là pour les habiter. Une absence. Ailleurs, on accentue l'immensité du territoire et l'espace vide. Un projet «top secret». Autant de silence pour quelque chose d'invisible. À quoi sert donc d'entrer en courant dans l'une de ces pages? Même la loupe et le monocle d'un gros personnage qui accourt ne pourront aider à découvrir ce qui se cache dans cette absence. Et les rouets tourneront leurs roues, et les métiers couperont leurs fils, et le mannequin affichera sa froide nudité pendant qu'un chat se cachera, lui aussi. Toute cette histoire est menée à partir de l'illusion. L'imagerie entretient le même phénomène. Sommes-nous à l'intérieur de l'atelier des tisserands, dans un jardin de verdure, devant les tissus tissés ou un décor aux effets quand même bien colorés?

«Arriva enfin le matin du grand jour du défilé.» Logiquement, ces mots annonceraient l'animation, la fête. Or voilà que dans cette double page, le grand espace vaguement chemin est presque vide. Tout au plus, quelques personnes confinées au bas de la page et ce cheval coupé par le haut de la page. L'effet de synecdoque est impressionnant. Il place le spectateur sous le cheval, là où il n'y a rien. Où donc est le défilé? Qui le compose? Est-ce bien l'empereur qui monte ce cheval? Le fait de ne montrer qu'un bout de jambes et un peu de la tunique rouge impose au regard d'in-

venter le reste, de lui dessiner un visage, une couronne, des bras, des mains... De la même manière, ses sujets sont coupés par le bas de la page, laissant toute la place à cet espace beige, légèrement texturé qui est aussi immensément vide. L'analogie est intéressante et permet d'imaginer l'absence de vêtements (thème de l'histoire) dans le vide de lieux figurés par l'illustration.

Le récit devrait finir par la parade de l'empereur dans ses habits invisibles, mais une tournure différente est proposée. Même si ce qui est invisible ressemble en tous points à ce qui est absent, personne n'est dupe ni incapable. La qualité de notre perception ne peut être mise en péril par le sens même de l'histoire. Voilà pourquoi l'avant-dernière double page de l'album laissera passer l'empereur devenu à son tour invisible, alors que son cheval n'a

pas fini d'avancer. Voilà aussi pourquoi un curieux «arrêt sur image» déplace l'attention vers les deux ministres qu'on imagine complètement dénudés car ils ont eu, «en cette journée de fête, l'immense honneur de porter les habits neufs de l'empereur».

Inspirée du conte d'Andersen, l'histoire parle de déni, ou mieux d'illusion dans la perception. Elle se moque bien de l'apparence et du vêtement, sujet de cette chronique! À sa subtile manière, l'illustration en fait autant.

lu

Note

1. Josée Bisaillon était en nomination aux Prix du Gouverneur général, volet anglophone, pour ses illustrations de l'édition anglaise *The Emperor's Second Hand Clothes*.

